

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Édition québécoise souvent victime de ses minables et Quands meurent les dauphins de Jean-Michel Wyl

Jean-Michel Wyl

Numéro 17, printemps 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wyl, J.-M. (1980). *L'Édition québécoise souvent victime de ses minables et Quands meurent les dauphins* de Jean-Michel Wyl. *Lettres québécoises*, (17), 84-85.

Le plat de résistance me paraît la réédition du *Théâtre* d'André Paiement, dans un coffret de trois volumes dont la présentation est superbe. Solitude, attachement au milieu populaire, colonisation, résistance à l'assimilation, importance vitale du milieu étudiant et du milieu artistique, voilà certains des thèmes les plus attachants de Paiement. Sa conception du théâtre est extrêmement féconde, malgré les gaucheries du texte, gaucheries dues à l'aspect inchoatif, inachevé de l'oeuvre (Paiement est

mort à vingt-sept ans). J'aurais aimé cependant que l'éditeur porte plus d'attention à la langue : le fait d'écrire une pièce en langue populaire, comme ici Tremblay ou Barbeau, ne justifie pas des fautes comme « l'Ace de Pique », « Tom et Joffre commence » (t.1, p. 105) qui n'ont rien à voir avec le niveau de langue dans lequel les acteurs doivent jouer leur texte.

Rien n'est qui n'est pas dit, selon une école de psychologie dans laquelle « Prise de parole » s'inscrit. Les Fran-

co-Ontariens ont entrepris de se dire plus que jamais : ils sont et vont sûrement continuer d'être. La mort de Paiement, étrangeté pressentie dans *À mes fils bien-aimés*, reste cependant plus qu'une mort d'acteur. Comme celle de Joffre son personnage, elle est l'obstination du Sudburois (le Yonel de Gurik ?) qui ne se trompe pas et qui tiendra jusqu'à la mort à ses liens les plus chers.

André G. Bourassa
UQAM

Il est intéressant, le cas de cet écrivain américain de soixante ans — Robert Baudin — qui, de dépit, a menacé l'édifice des Nations Unies, avec son petit avion. En vérité, c'est à son éditeur qu'il en voulait.

La Justice ordinaire le jugera pour avoir contrevenu aux lois de la navigation aérienne. Ou pour tout autre délit . . . terre à terre.

Moi, j'ai été sensible à son cas. Qu'il ait eu, un instant, le désir puissant de tuer son éditeur, je le comprends. Ce dernier avait mal publié le dernier roman de notre écrivain-aviateur.

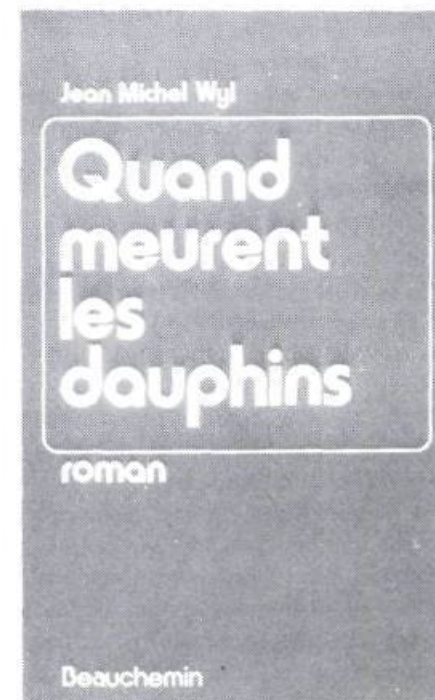
Personnellement, je connais un directeur littéraire ; un type que j'ai eu envie d'écraser en miettes. Lui, je l'ai rêvé mort de toutes les façons possibles. Je reconnais que ce n'est pas une confession ordinaire. Mais cet homme restera certainement pour moi le pire souvenir littéraire de toute mon existence. Et il m'est encore difficile d'en parler sans passion. Bien que je m'y efforce beaucoup.

De ce roman en question qu'il salopa abominablement, nul n'a entendu parler, heureusement. Il m'est arrivé d'avoir eu honte de dire à de ses très rares lecteurs : « Oui, c'est moi qui l'ai écrit . . . excusez-moi. »

C'était pourtant un beau titre, « Quand meurent les dauphins. » Quant au manuscrit lui-même, il était, je crois, assez beau. Et, quant à moi, ce n'était pas un coup d'essai. Un quatrième roman, cela devient presque une habitude.

Mais à force d'y réfléchir et de passer des nuits entières à faire les cent pas dans la maison parce que le mal fait

**L'Édition
québécoise
souvent
victime
de ses
minables.**
par Jean-Michel Wyl



étouffé, on en arrive à réduire un tel homme au degré de minable. On se dit : « C'est un minable. »

Mais laissez-moi vous raconter :

À l'âge de quatorze ans, me promenant sur une immense plage déserte — c'était l'automne — j'ai découvert un dauphin échoué, ou presque. Il vivait encore.

J'ai travaillé fort pour le tirer de là et le conduire au large. L'eau était fraîche et la mer dure. Mais la bête, un peu avant la barre de ce lagon sur laquelle cassaient les vagues du large, décida de faire demi-tour et de revenir à la plage.

Décidément, il s'agissait d'un suicide.

Par trois fois, Silence, le jeune héros du livre, reconduisit le dauphin vers l'eau libre et, par trois fois, la bête revient vers sa mort. Épuisé, tandis que le soleil sombrait à l'horizon, Silence vit venir le vieux Mourad, un antique pêcheur arabe qui capturait des mulets à l'épervier. Le vieux Mourad a expliqué la mort au jeune Silence.

Et pendant des années je me suis demandé pourquoi ce dauphin était venu de si loin pour se tuer ici.

Ceci constitue donc la trame de fond de ce roman ; trame sur laquelle se superposent une vingtaine de suicides dont j'ai eu connaissance, comme journaliste, ici ou là — la terre est si vaste. Avec toujours cette même question : « Pourquoi, comme le dauphin, sont-ils venus de si loin pour se tuer ici ? » Le dernier mort de ce roman étant le poète . . . C'est-à-dire Hubert Aquin.

Voilà pour le manuscrit. Ce manuscrit qui a eu la satanée malchance de trouver un directeur littéraire minable. Je dis bien un directeur littéraire car la

maison d'édition elle-même est vénérable — 145 ans d'existence — mais livrée aux oeuvres d'un incompetent.

Notre profession d'écrivain ne comporte pas de Conseil des Prud'hommes. Il n'existe, dans notre corporation, aucune instance qui puisse redresser les torts commis.

Mais laissez-moi vous parler du livre :

Imaginez une plaquette, pour ne pas dire un prospectus, produite pas un imprimeur qui ne sait peut-être pas qui a été Guttemberg.

147 fautes de composition.

147 fautes.

Une typographie à bon marché.

Un tirage ridicule — moins de 500 exemplaires. Mais un prix de vente de voleur : \$10.

Et même une faute d'orthographe dans mon propre nom, sur la couverture.

Bref.

Je considère que cet éditeur m'a également volé un livre — et des années de moi-même, de mon âme, de ma vie. Car il possède légalement ce livre qui ne m'appartient plus ; qu'il ne veut pas réimprimer, distribuer, sauver.

J'ai parfaitement compris cet auteur américain qui voulait plonger, en avion, sur l'immeuble abritant les bureaux de son éditeur, à New York, près de l'ONU.

De façon plus ou moins cruelle, chaque écrivain, au Québec, a une histoire semblable à son actif. Au grand cimetière des lettres québécoises, les éditeurs-fosseurs sont rois.

Ce n'est que parce que j'ai un peu d'éducation et un certain respect de la vie que je laisserai ce minable criminel faire encore oeuvre d'édition. D'autant plus qu'il ne comprendra jamais l'ampleur de ses désastres.

Et si je ne cite pas son nom, c'est peut-être par faiblesse. Dans son cas, le mot de Wells s'accorde bien : « Quel dommage que les imbéciles soient si pleins d'assurance et les gens d'esprit si pleins de doute... »

Jean-Michel Wyl

À retenir pour vos lectures

DU NOUVEAU SUR THÉRIAULT

Yves Thériault vient de se mériter le prix David pour l'ensemble de son oeuvre. À ceux qui lui ont demandé ce qu'il pensait de ce prix, il a répondu laconiquement et avec beaucoup d'humour : « Il était temps ! ».

Si on lui posait la même question à propos de *Rituel et langage chez Yves Thériault* il répondrait, j'en suis sûr, mais cette fois-ci sans entendre à rire, qu'il est effectivement temps qu'on s'occupe de lui.

Savez-vous que jusqu'à ce jour, si l'on exclut le livre dont il est question dans cette note, un seul volume a été publié sur l'oeuvre de Thériault ? Il s'agit de *Yves Thériault et le combat de l'homme* publié chez HMH en 1973 dans la collection (les Cahiers du Québec, collection littérature).

L'analyse de Jean-Paul Simard est donc tout à fait la bienvenue d'autant plus qu'elle traite d'un aspect quasi ignoré (le rituel et le langage) de la critique des revues et journaux. Il faut bien dire, par contre, que le titre nous induit en erreur dans la mesure où son libellé connote spontanément le courant de recherche contemporain (sémiologie et linguistique). De ce point de vue le lecteur sera déçu de constater que l'appareil méthodologique fait appel à Gaston Bachelard, Mircea Eliade et André Leroi-Gourhan c'est-à-dire aux têtes d'affiche des années soixante. Le système de la mode, on le sait, se montre impitoyable pour la critique. En ce sens l'analyse de Jean-Paul Simard accuse un certain coup de vieux d'autant plus que ce livre fut à l'origine une thèse de maîtrise soutenue quelques années auparavant.

Je m'en voudrais pourtant de laisser le lecteur sur une note négative. Car le texte de Simard se lit avec beaucoup de plaisir et nous propose une description convaincante de l'oeuvre d'Yves Thériault. Je suis persuadé que plusieurs apprécieront, comme moi, de retourner aux sources du sacré là où le poète vole aux dieux la parole qui est le vrai feu de l'esprit.

A.V.



LIONEL FORTIN

FÉLIX-
GABRIEL
MARCHAND
EDITIONS MILLE ROCHES

FÉLIX-GABRIEL MARCHAND
de Lionel Fortin
(Éd. Mille roches)

Si je vous recommande ce livre de Lionel Fortin, c'est d'abord et avant tout parce qu'il s'agit d'une première présentation de Félix-Gabriel Marchand qui fut, juste avant dix-neuf cent, Premier ministre du Québec mais qui fut aussi écrivain. Il écrivit un opéra comique, *Le Lauréat* et plusieurs comédies dont la plus connue est sans doute *Les Faux brillants*.

Ce *Félix-Gabriel Marchand*, c'est avant tout une présentation de l'homme politique. Assez curieusement, un seul chapitre nous parle du journaliste et de l'homme de lettres et l'auteur ne consacre qu'une page aux écrits du dramaturge. Mais il prend la peine de noter, après l'énumération des titres de comédies de Marchand — qui d'ailleurs n'apparaissent pas dans sa bibliographie à la fin du livre — que Marchand a laissé sa marque en littérature. « Son style original et ironique devait le faire surnommer par ses contemporains « notre Molière québécois ».

Il ne faut donc pas chercher une analyse de l'homme de lettres dans ce livre de Lionel Fortin. Il ne faut même pas chercher une analyse de l'homme politique. Ce livre, c'est l'ébauche, l'esquisse d'une biographie de l'homme politique. C'est un travail qui n'avait pas encore été fait. Chronologie, bibliographie, illustrations, autant d'éléments qui rendront grand service à celui qui voudra bien entreprendre de faire d'ici quelques années la véritable biographie de cet homme politique et homme de lettres. M. Fortin lui aura préparé la route et lui évitera ainsi des années de recherches dans des salles obscures et poussiéreuses. Mais les bibliothèques se doivent de se procurer cette esquisse d'un portrait en attendant le vrai portrait.

A. Th.